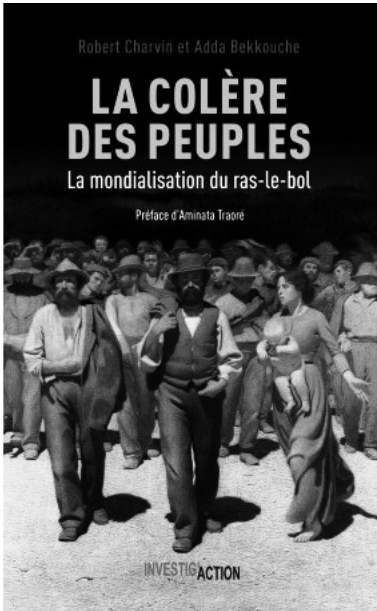


Robert CHARVIN et Adda BEKKOUCHE

La Colère des peuples. La mondialisation du ras-le-bol

(Investig'Action, 2021, 376 p., 18 €)



Le néolibéralisme impose à tous les pays du monde sa logique et sa mythologie. Il provoque partout une régression sociale, politique et culturelle affectant les hommes et la nature. Le résultat est un ras-le-bol mondialisé des peuples qui, dans tous les pays, avec plus ou moins de force et de cohérence, expriment leur colère. C'est ainsi que cet ouvrage écrit à quatre mains donne à voir la mondialisation du ras-le-bol exprimée par les nombreuses protestations à travers le monde. Pour les deux auteurs, le mouvement populaire est passé à l'offensive contre des gouvernants qui ne sont le plus souvent que les gestionnaires

d'un capitalisme spéculatif de plus en plus corrompu.

Mais les peuples se dressent aussi contre les pouvoirs révolutionnaires qui ne vont pas jusqu'au bout de leurs ambitions proclamées. L'issue de ce mouvement est encore incertaine à la fois parce que la confusion idéologique est encore assez large, mais aussi par les convergences sociales sont loin d'être établies et semblent même obscurcir la guerre sociale: « Les hommes appellent au secours, mais ils ne savent pas encore qui appeler ».

En cette période, cet ouvrage est bienvenu en ce qu'il donne à lire, en trois chapitres fort bien écrits, les arcanes de cette mondialisation libérale et capitaliste explorant et détaillant tour à tour ce que recouvre l'élite mondiale, souvent restreinte à sa dimension occidentale, ce que sont les instruments de la domination « des puissants » et enfin la guerre idéologique entre ceux d'en haut et ceux d'en bas. Un réel effort est ici à souligner, car cet ouvrage illustre de belle manière ceux qui collaborent, aident et soutiennent ces puissants (économistes, juristes, politistes et éditorialistes *mainstream*), soit ce que d'autres nomment « les chiens de garde » du système sans lequel ce dernier ne pourrait se reproduire, ingérer les critiques et reconfigurer en permanence sa (soi-disant) légitimité.

Toutefois, et c'est le titre de l'ouvrage qui amène à cette réflexion critique, « l'ère des masses » suggérée

NOTES DE LECTURE

216

comme point central de l'ouvrage n'est vraiment discutée que dans le chapitre premier, dans une double approche de la révolte (des peuples) contre le désordre établi par les néoconservateurs et contre les révolutions inachevées, ainsi que dans le chapitre cinq. En toute logique, c'est ce dernier chapitre qui sert de focale à l'ouvrage autour de laquelle le propos aurait sans doute mérité d'être davantage centré pour être plus problématisé et pousser les analyses plus avant. Non pas que celles qui sont proposées soient sans consistance, bien au contraire, elles sont fort pénétrantes en interrogeant les diverses formes de luttes selon les contextes très souvent différents. Cependant, elles sont surtout rétrospectives en se concentrant sur les luttes passées pour ensuite évoquer des formes plus contemporaines constitutives des « nouveaux sujets historiques ». Parmi eux, si quelques pages évoquent les ZADistes, les luttes des Gilets Jaunes et d'autres en dehors de France/Europe, le mouvement féministe et celui des Verts retiennent l'attention des auteurs sans que des explications précises soient fournies. Il en va de même concernant le débat ancien et réactualisé relatif à la violence/contre-violence comme répertoire d'action qui est convoqué autour de la question « la violence est-elle acceptable ? », aussi bien au Sud qu'au

Nord. Si en effet la violence est un fait social construit, fruit des contextes socio-économiques, qui peut être d'appréciation très variable selon les contenus et les perspectives et le plus souvent décriée par les dominants, mais utilisée par eux au nom de la violence légitime, il n'en demeure pas moins que l'ouvrage ne dit rien sur la non-violence comme modalité d'action politique radicale, ancrée dans une longue histoire, dont les succès (mais aussi les échecs) auraient mérité un détour, ne serait-ce que pour mieux appréhender certaines des révoltes présentes.

Au-delà, si on adhère assez aisément aux hypothèses et constats selon lesquels les colères sociales généralisées annoncent la fin d'un monde sans pour autant qu'il soit à la veille de disparaître, il n'en reste pas moins que si un vent de révolte souffle, la mondialisation de la révolte n'est-elle pas encore et surtout une perspective souhaitée, mais non encore réalisée qui dépend pour le principal de la manière d'habiter ce nouveau monde ? C'est aussi ce qui constitue le fil rouge de cet ouvrage fort utile et pertinent, une volonté de montrer que l'avenir n'est pas déterminé, que le capitalisme sous toutes ses formes n'est pas un horizon indépassable et que l'espoir doit pouvoir servir de boussole pour la construction de cet autre monde possible.

RAPHAËL PORTEILLA